

L'Art de dresser les pierres

Ne cherchez pas Camille P. dans le moteur de recherche de votre ordinateur. Vous ne la trouverez pas. Vous aurez beau cliquer sur votre souris, ouvrir l'une après l'autre les fenêtres qui se présentent à vous, vous n'y trouverez aucune trace des spectacles dans lesquelles elle a joué, aucune image des rôles qu'elle a pu incarner sur scène ou à l'écran. Aucune vieille photo, aucun élément biographique, aucune mention dans une quelconque distribution. Rien. Et pour cause. Camille P. n'existe pas.

Camille P. est un pseudonyme. Le nom de guerre qu'elle s'est choisie lorsqu'elle a tout plaqué et qu'elle est venue s'installer ici, il y a maintenant presque quinze ans. Changer de vie voulait dire changer de ville, quitter Paris, et il lui était rapidement apparu évident qu'il lui fallait commencer cette nouvelle existence avec une identité neuve. Là où elle allait atterrir – car c'était de cela dont il s'agissait alors, savoir *comment et où atterrir* – personne ne la connaîtrait, on ne saurait pas qui elle était vraiment. Qui était-elle d'abord ? Corinne, Clarisse ou Bérénice. Une servante ou une reine. Une tragédienne, une vamp ou une actrice de boulevard ?

« Mademoiselle, Madame, comment vous appelez-vous ? Antigone, Électre ou Médée ? »

Elle n'a jamais oublié la règle que lui a enseignée son premier professeur de théâtre à son entrée au Conservatoire : « La question n'est pas de savoir qui tu es... Mais pourquoi tu es là ? »

Comme l'on se défait d'un vieux manteau qui gêne désormais aux entournures, elle a commencé par se débarrasser du nom de son mari, qu'elle honnissait aujourd'hui autant qu'un jour elle l'avait adoré. Puis son nom de jeune fille l'embarrassa. Elle n'était plus une jeune fille depuis longtemps. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait aimé pouvoir vivre sans avoir de nom, *nue*, libérée de toute identité. Les gens feraient comme bon leur semblerait. La désigneraient du doigt ou du menton. Lui donneraient tous les surnoms qu'il leur plairait. Elle s'en fichait bien – pourvu qu'on la laisse un peu en paix.

Elle n'est pas venue s'installer ici entièrement par hasard. Il y a longtemps, elle a déjà habité la région. Elle y a même possédé une maison, une belle maison de campagne comme l'on en voit dans les magazines. C'était du temps de la vie avec son ex-mari. Le temps du bonheur. Ils étaient venus tourner un film dans les environs et tous les deux avaient aussitôt été charmés par les paysages – on se serait cru en Toscane – et séduits par la douceur de vivre qui y régnait. Dès qu'ils pouvaient quitter le plateau, ils sillonnaient les routes, vitres baissées, cigarettes aux lèvres, allant de village en village. Les gens avaient l'air sympathique, les prix étaient attractifs et avant même la fin du tournage, leur décision être prise : la villégiature, la maison de famille qu'ils cherchaient se trouvait quelque part au creux de ces collines verdoyantes, - à

l'ombre d'un de ces clochers fortifiés. Leur premier petit garçon trottait déjà et le second n'allait pas tarder à venir au monde. Son mari désirant plus que tout une fille, la famille promettait d'être nombreuse et joyeuse.

La vie, alors, à l'image de la rivière qui bordait le jardin de la jolie chaumière qu'ils avaient acquise semblait devoir couler comme un long fleuve tranquille. Mais le cours d'eau le plus paisible n'est pas à l'abri du rocher qui le contrarie ou de la cascade qui le brise par surprise. C'est quand nous nous y attendons le moins que les rapides nous avalent et nous emportent dans leurs tourbillons. Alors qu'elle s'apprête à accoucher, le destin frappe. « Mais quelle idée aussi, comme le lui fera remarquer un chef de service pour le moins cynique, de vouloir accoucher en été ? » D'appareil en panne en service en grève, son mari et elle ne feront pas moins de trois hôpitaux cette nuit-là. En vain. L'enfant survit, certes, mais trente pour cent du cerveau n'ont pas été irrigués et il est condamné à se déplacer en fauteuil.

Quitter Paris était une chose. Savoir où se poser, décider où vivre en était une autre. Rien ne l'obligeait à partir, mais rien ne la retenait non plus. Paris non seulement l'ennuyait mais l'épuisait. L'état d'Enzo rendait tout compliqué. Les déplacements, les rendez-vous et même les relations avec les gens du métier qui ne savaient trop quelle attitude adopter. Avant de faire l'actrice, elle se devait d'abord de se comporter en mère. S'occuper de son fils. Le père avait déserté et Enzo n'avait qu'elle sur terre – et plus il grandirait, plus il avancerait en âge et plus, à l'inverse des autres

enfants, il aurait besoin de l'amour et des gestes de sa mère. Parfois celle-ci aurait aimé pouvoir lui mettre une pierre, une lourde pierre sur la tête et ainsi l'empêcher de grandir, l'empêcher de prendre conscience de tout ce qui lui était interdit, de tout ce qu'il ne pourrait jamais faire. Il demeurerait à jamais un enfant. Un enfant qui a besoin de tenir la main de sa maman. Elle aimait les mains d'Enzo, elles étaient fines, longues et nerveuses, *intelligentes*, et elle aimait les prendre dans les siennes, jouer avec les doigts, les masser, les caresser. Elle se devait de lui offrir le meilleur environnement possible, loin du bruit et de la pollution. Il devait grandir et vivre les années qu'il avait à vivre dans le plus bel endroit qui soit – et connaissait-elle plus bel endroit que cette Toscane française où un jour, il y a longtemps, elle avait connu le bonheur ?

D'un point de vue pratique, elle était obligée de vivre en ville et elle opta rapidement pour l'une des sous-préfectures du département, dénichant dans l'entrelacs des ruelles de la vieille ville une ancienne maison en pierres avec un bout de jardin et un balcon s'ouvrant sur les montagnes. Là, entourée de ses enfants, de ses chiens et de son vieux père – décédé il y a quelques années -, celle qui pour tous ici se nomme Camille P. a retrouvé la durée et le goût du temps. Les gens du pays lui ont réservé un accueil amical et très vite elle s'est liée avec ses voisins, des artisans, des paysans, qui aimaient leur métier, la terre, la vérité des choses.

On avait beau être dans le Midi, les hivers ici étaient longs et pouvaient se révéler rudes. Que faire de toutes ces journées ? De tout ce temps disponible ? Elle a repris puis s'est occupée pendant

quelques années du festival de théâtre de la ville qui sommeillait, mais au terme de la troisième ou quatrième édition, elle s'est rendue compte qu'elle n'était pas venue ici pour refaire plus modestement ce qu'elle faisait à Paris.

Si à la question « Pourquoi suis-je là ? » que lui avait posée son premier professeur de théâtre, elle avait alors répondu : « Pour les autres ! », dorénavant sa réponse était : « Pour me retrouver ».

Écoute, écoute... Dans le silence de la mer, il y a comme un balancement maudit qui vous met le cœur à l'heure... Combien de soirs, combien de nuits, assise devant la monumentale cheminée, la chienne à ses pieds, les yeux fixés sur les flammes du feu se consumant, a-t-elle écouté l'âpre voix de Léo Ferré chanter jusqu'au petit matin : Camarade maudit, camarade misère... Misère, c'était le nom de ma chienne qui n'avait que trois pattes... ?

Nous ne sommes plus rien... Il n'y a plus rien... Plus rien, si ce n'est la poésie. Si ce n'est la vie.

Elle peint tous les jours. Ou plus exactement toutes les nuits. Après le dîner, chacun retourne à ses occupations. Pendant que la chienne trouve sa place sur le tapis et qu'Enzo retrouve sa chambre où il va regarder la télé ou chatter jusque tard dans la nuit, Camille, elle, rejoint le petit atelier qu'elle s'est aménagée sous les toits. Elle s'y sent ailleurs, en dehors du temps. A l'abri du monde et du malheur. Depuis qu'un peintre belge l'a initiée à l'acrylique, sa vie d'artiste a changé. Elle qui ne peint jamais en

extérieur, qui s'attelle à peindre ses ciels intérieurs – des ciels sombres aux longues traînées brumeuses qui ne sont pas sans rappeler Constable, Turner ou Zao Wou-Ki, qu'elle admire et qui l'inspirent -, a trouvé dans l'acrylique la transparence qu'elle recherchait. Si un tableau à l'huile peut être retouché à l'infini, l'acrylique, elle, vous pousse au résultat immédiat et ne laisse pas de place à l'erreur. Ce qui correspond bien à son tempérament, elle qui cite volontiers les mots d'Antonin Artaud : « Là où d'autres proposent des œuvres, je ne prétends pas autre chose que de montrer mon esprit ».

Un esprit tourmenté, à nu, à l'image de l'œuvre en cours, étonnamment figurative : une coquille d'œuf brisée d'où s'extrait une longue et sinueuse branche d'arbre qui s'élanche dans le ciel comme un cri. Une toile qu'Enzo aime beaucoup. Il la trouve magnifique, c'est sa préférée.

Peindre la nuit ne l'empêche nullement de vivre le jour. Ni même d'écouter Charles Trenet ou Maurice Chevalier au réveil. Depuis ses récents voyages au Japon, elle commence sa journée en disposant des bouquets de fleurs blanches dans la plupart des pièces. La découverte du pays du soleil levant l'a littéralement envoûtée. Elle a aussitôt été séduite par l'esthétisme épuré du Zen et la visite des jardins impériaux de Kyoto, avec leurs jardiniers en gants blancs, l'a enchantée. En particulier le Temple des Mousses, en forme de cœur, où sont cultivées cent vingt espèces de mousses différentes.

Au retour de son premier séjour, elle tente l'expérience de l'encre, se passionne pour la recherche du trait unique. Puis elle se met à dessiner des *niwakis*, ces arbres taillés en forme de nuages, et des jardins japonais. Pour les réaliser, *leur donner vie*, elle a acquis un « bout de campagne », à une dizaine de kilomètres de là, où trône une vieille ruine en pierres. Dès qu'elle le peut, elle enfle ses habits de campagne, siffle la chienne et charge le fauteuil d'Enzo à l'arrière du Mitsubishi crotté de boue. Elle roule vite, avec assurance. C'est quelqu'un qui a besoin de faire quelque chose de ses mains, de se dépenser physiquement et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ait envie de transporter des pierres, de tailler, de couper – de façonner la Nature. Elle n'a pas oublié un autre conseil que lui donnait son professeur de théâtre quand, toute jeune fille encore, elle suivait ses leçons : « Il faut toujours aller vers ce qui vous paraît le plus difficile » La route monte, descend, sinue dans les plis et les replis des collines. Très vite on se retrouve ailleurs. En pleine nature. Dans un écrin vert. La vue est merveilleuse de simplicité, de douceur. Le soleil vient de sortir des nuages. Un jeune homme, qu'elle a embauché pour l'aider dans sa tâche, est en train de désherber un flanc du terrain. De part et d'autre du chemin qui conduit au tas de ruines, qu'elle a prévu à terme de restaurer, les prémices des jardins qu'elle a commencé à créer. A l'exception d'un petit pin rouge qu'elle a planté dès l'acquisition du terrain - le pin symbolise la victoire contre l'adversité et tout jardin, même petit, se doit d'en posséder un - et de quelques massifs d'azalées aux formes arrondies, il n'y a pour l'heure que de la terre et des pierres. Des pierres de toutes tailles et

de toutes formes, rondes, ovales ou plates. Lorsqu'on crée un jardin au Japon, on commence par apporter et disposer les pierres car ce sont elles, les pierres, qui permettent d'évoquer les paysages, d'aménager les étangs, de canaliser les cours d'eau et de planter les arbres.

L'un des plus célèbres ouvrages du Japon consacrés à l'art du jardin ne s'appelle-t-il pas *L'Art de dresser les pierres* ?

Lorsque Camille P., sous le regard d'Enzo qui dressé dans son fauteuil la conseille et la guide, arpenté ainsi son terrain, dessinant un rocher, posant une à une les ardoises de la rivière sèche qu'elle est en train de façonner, elle ne peut alors s'empêcher de se dire qu'il en est sans doute de même pour nos existences.

Que celles-ci, comme les jardins japonais, ne se dessinent et ne se déploient qu'à partir des *pierres* que la fatalité nous a léguées.

Didier Goupil

2014